



e-Migrinter

8 | 2012

Regards sur les migrations sud-asiatiques

Brickfields (Kuala Lumpur) : une ancienne enclave ethnique pour les nouvelles stratégies trans-étatiques des informaticiens indiens

Éric Leclerc



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/635>

DOI : [10.4000/e-migrinter.635](https://doi.org/10.4000/e-migrinter.635)

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition imprimée

Date de publication : 4 avril 2012

Pagination : 87-103

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Éric Leclerc, « Brickfields (Kuala Lumpur) : une ancienne enclave ethnique pour les nouvelles stratégies trans-étatiques des informaticiens indiens », *e-Migrinter* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le , consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/635> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.635>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Tous droits réservés

Brickfields (Kuala Lumpur) : une ancienne enclave ethnique pour les nouvelles stratégies trans-étatiques des informaticiens indiens

Éric Leclerc

Introduction

- Du point de vue académique, leur analyse a conduit à un changement de paradigme, de l'approche migratoire au profit de l'approche circulatoire. Les informaticiens indiens appartiennent désormais aux élites circulantes qui parcourent le monde dans un système de lieux mondialisés : les villes globales de Saskia Sassen (2001). Cependant, cette image d'une fluidité dans les mouvements est contredite par des analyses sociologiques. Dans son ouvrage de 2007, Biao Xiang décrit un système global de mobilité soumis à de fortes régulations sociale et culturelle. Nous sommes bien loin d'un marché du travail mondial ouvert dans lequel les informaticiens pourraient circuler au gré des seules opportunités professionnelles. Pour compléter l'analyse sociologique des professionnels des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC), nous souhaitons interroger la dimension spatiale de ces pratiques. Quelle spatialité est construite par ce système global de circulation ? Comment et où se réalise cette mobilité professionnelle ? Pour répondre à ces questions, je mobiliserai la théorie de l'acteur-réseau développée par Bruno Latour pour qui le global n'est pas une nouvelle réalité extérieure qui s'impose aux sociétés, mais une suite de moments et de mouvements locaux. C'est pour cette raison que j'ai choisi d'analyser la spatialité des informaticiens indiens à travers l'exemple local du quartier de Brickfields¹ à Kuala Lumpur où ils s'installent temporairement pendant leur séjour en Malaisie. Nous procéderons en trois temps : tout d'abord localiser le mondial (où la mondialité se manifeste-t-elle à Kuala Lumpur ?), puis redistribuer le local (comment les informaticiens indiens participent ils à cette mondialité ?) pour

enfin parvenir à reconnecter les sites (Brickfields, un lieu particulier au cœur d'un réseau mondial de circulation professionnelle?). Plus largement, il s'agit de comprendre où et comment se construit la ville globale.

Kuala Lumpur ville globale, ville mondialisée ?

- 2 La dispersion grandissante des migrants indiens à l'échelle du globe pose la question de la pertinence des catégories spatiales utilisées pour décrire et analyser ces mouvements. La question est d'autant plus importante que le mouvement s'effectue à un rythme rapide avec des durées de séjour courtes, comme c'est le cas des informaticiens indiens travaillant sur projet. Pour rendre compte de leur extrême mobilité, on préfère, à leur propos, le concept de circulation à celui de migration (Simon, 2008 ; Cortès, Faret, 2009 ; Berthomière, 2009 ; Leclerc, 2009). Cependant celui-ci n'épuise pas l'analyse des dimensions spatiales de leurs déplacements. On doit s'interroger sur la topologie des réseaux mis en place pour permettre la circulation, sur les modes de franchissement des obstacles à leur mobilité (frontières) ou encore sur leur mode d'installation provisoire dans les sites où ils sont employés. Dans cet article nous explorerons la participation des informaticiens indiens à la fabrique de la ville globale en prenant en considération leurs lieux de travail et de résidence. Nous nous appuyerons sur l'exemple de Kuala Lumpur qui est une de leur première étape dans un circuit mondial (Leclerc, 2007), et dans un pays qui a connu une très ancienne migration de travailleurs indiens au XIX^{ème} siècle.
- 3 Dans un premier temps, nous allons tenter de localiser la mondialité de la capitale malaisienne car elle n'affecte pas les villes globales dans leur totalité. Saskia Sassen définit ainsi cette nouvelle spatialité urbaine qui est « partielle en un double sens : elle ne rend compte que d'une partie de ce qui se passe dans les villes, et de ce que représentent les villes, et elle n'occupe qu'une partie de ce que nous pourrions concevoir comme l'espace d'une ville » (Sassen, 2009). Avant d'analyser la présence inégale du mondial à l'intérieur de Kuala Lumpur, il faut toutefois s'assurer qu'elle appartient bien à l'Archipel Mégalopolitain Mondial² ? Si l'on prend en considération différents classements des villes globales, la capitale malaisienne continue de se situer à un rang modeste. Dans son ouvrage, Saskia Sassen ne considère que le sommet du réseau, en limitant son étude à New York, Londres, Tokyo et Paris. Les analyses complémentaires du Réseau de Recherche sur les Villes Mondiales et la Globalisation³ portant sur un nombre supérieur de villes (315 puis 528 entités), montrent l'entrée dans le réseau mondial de villes des pays émergents. Kuala Lumpur atteint le rang de ville « alpha » dans leur hiérarchie, ce qui correspond à une intégration dans le club des villes mondiales interconnectées.
- 4 Ce résultat est le fruit des efforts de l'État malaisien pour atteindre le statut de pays développé à l'horizon 2020 en transformant sa capitale en « mégapole virtuelle ». Le projet du Dr Mahatir, premier ministre de 1981 à 2003, était de concentrer les efforts du développement national sur Kuala Lumpur pour rattraper la rivale Singapour. L'opération a commencé par la formation d'une entité urbaine de taille supérieure en intégrant Petaling Jaya, Subang Jaya (ancien aéroport) et la zone industrielle de Shah Alam dans une agglomération unique. Puis, en 1996, le projet de Multimedia Super Corridor a été lancé avec la création d'un nouveau centre politique (Putrajaya, la Brasilia malaisienne), d'un technopole (Cyberjaya) et du plus grand aéroport de l'Asie

du Sud-Est. Il s'agissait de concentrer les investissements publics en infrastructures de transport (le nouvel aéroport international, une liaison par rail express, des autoroutes) et de télécommunications (une fibre optique d'une capacité de 10 gigabits) sur un corridor large de 15 km et long de 50 km pour créer un pôle de hautes technologies. Les sites dédiés aux TIC ont été complétés par des activités commerciales comme le Kuala Lumpur City Centre Complex des tours Petronas ou encore le « plus grand centre commercial d'Asie », le Mid Valley MegaMall au sud du quartier de Brickfields (cf. *infra*, Illustration 1). Ces morceaux de ville globale sont identifiables par leur architecture copiant les standards internationaux et leurs infrastructures de communications regroupant les dernières technologies de communication et de transport.

Illustration n° 1 : Localisation du quartier de Brickfields à Kuala Lumpur.



Source : Cartographie Éric Leclerc à partir de Google Maps.

- 5 À première vue, les espaces mondialisés dans les villes globales semblent facilement identifiables par leurs réalités matérielles. Dans les paysages urbains, ce sont les centres d'affaires avec leurs gratte-ciels, à Kuala Lumpur les tours Petronas ou les enclaves de hautes technologies comme Cyberjaya.
- 6 Le quartier de Brickfields s'est vu doté depuis peu de tels équipements avec la construction de la nouvelle gare centrale de Kuala Lumpur⁴. Ce quartier, situé au Sud du centre ville historique, a une superficie de 1,5 km² pour environ 12.000 habitants en 2000 ; c'est donc une zone de faible densité. Pendant près de 50 ans, Brickfields a été tenu à l'écart du développement de la métropole, alors qu'un peu plus au Nord, les gratte-ciels renouvelaient le paysage urbain en créant un centre d'affaires ultra-moderne. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1990 que le quartier a connu à son tour des transformations radicales. Le projet de gare centrale (KL Sentral) programmé

avant la crise asiatique n'a commencé à sortir de terre qu'en 2001. L'État a récupéré les vieux entrepôts des chemins de fer et une partie des logements des cheminots pour bâtir une « ville du futur autonome » (*futuristic self contained city*) selon son concepteur le Dr Kisho Kurukawa, (cf. *infra*, Illustration 2). Le cœur du projet est constitué par la nouvelle gare qui rassemble les moyens de transports de masse rapides de la métropole. En plus du réseau ferré (KTM), on y trouve deux lignes de métro aérien (Putra et Monorail) et la liaison expresse vers le nouvel aéroport international qui dessert en chemin Putrajaya et Cyberjaya (cf. *supra*, Illustration 1). KL Sentral est donc un nœud intermodal de transport auquel ont été ajoutés quelques immeubles résidentiels et de bureaux (cf. les immeubles au second plan, *infra*, Illustration 3), ainsi que deux hôtels de luxe (Hilton, Le Méridien). En 2007, un centre commercial aussi vaste que celui des tours Petronas est venu compléter l'équipement. Aussi Brickfields a-t-il retrouvé en ce début de XXIème siècle son rôle de nœud de transport et une place majeure dans le paysage urbain de Kuala Lumpur.

Illustration n° 2 : Le nouveau quartier de la gare centrale.



Au dernier plan les deux hôtels de luxe de KL Sentral, au deuxième plan les établissements de Jalan Thambipillay, au premier plan l'arrivée du Monorail.

Source : cliché Éric Leclerc.

- 7 On peut toutefois s'interroger sur le rôle de cette concentration de moyens de transports dans ce quartier longtemps ignoré de la planification urbaine. Sont-ils destinés à désenclaver les habitants du quartier de Brickfields pour leur permettre d'accéder au reste de la ville ? Ou s'agissait-il de récupérer des terrains faciles à bâtir pour y implanter d'autres populations ? Ou bien encore fournir des infrastructures de transports modernes aux élites globales de Kuala Lumpur afin qu'elles puissent accéder plus facilement au cœur du pouvoir (Putrajaya) ou rejoindre les autres villes globales grâce à l'aéroport international ? Comme l'affirme Richard Baxstrom qui a

conduit une enquête anthropologique détaillée du quartier après ces transformations, le concept de « ville du futur autonome » ne laisse guère de doute. Dans la transformation de Kuala Lumpur en ville globale, ce projet a été « implicitement conçu pour exclure les quartiers environnants » (Baxstrom, 2008, 4). Le projet de KL Sentral est destiné à accueillir des populations n'étant pas d'anciens résidents de Brickfields, afin de constituer un entre soi des élites globales.

- 8 En effet la mise à l'écart du quartier dans l'évolution de Kuala Lumpur tient à sa réputation d'enclave ethnique indienne dans l'imaginaire commun des habitants de la ville. Kuala Lumpur compte deux autres quartiers « indiens », Sentul au Nord du centre d'affaires et sur la côte, Port Klang. Les premiers immigrants du sous-continent à résider dans ces quartiers étaient des ouvriers des chemins de fer employés à sa construction et son entretien. Ils ont été engagés en Inde du Sud, principalement dans l'actuel Tamil Nadu, auxquels il faut ajouter un autre flux d'immigrants venu du Sri Lanka, le personnel administratif et d'encadrement, des Tamouls et des Kéralais. Les principaux dépôts de chemin de fer sont situés à Sentul et Brickfields à l'extrémité des lignes et les travailleurs étaient logés sur place dans des maisons de fonction à deux niveaux appelées *the hundred quarters*, dont il reste encore quelques exemplaires (*cf. infra*, Illustration 3). L'implantation des Indiens en ville est donc liée à la mobilité, les chemins de fer ainsi que le port où étaient installés les dockers. Avec les marchands et prêteurs d'argent (Chettiar), ils constituaient la minorité urbaine (1/3 en 1947) de la communauté indienne, le reste des immigrants travaillant dans les plantations d'hévéa dans les campagnes. Bien que Brickfields soit couramment considéré comme un quartier ethnique, les chiffres du recensement montrent que les Indiens représentent moins de la moitié des habitants (40 %). C'est bien sûr beaucoup plus que leur représentation nationale (7,7 %, 1,8 millions en 2000), mais les Chinois étaient aussi nombreux (40 %) jusque dans les années 1980.

Illustration n° 3 : Les anciens logements de fonction des cheminots.



Au premier plan les logements des cheminots et au second plan les nouveaux immeubles résidentiels de KL Sentral.

Source : cliché Éric Leclerc.

- 9 La transformation du quartier avec le projet de gare centrale, le centre des affaires et les immeubles résidentiels qui l'accompagnent offre une lecture dichotomique de l'espace qui répond assez bien à la description de Saskia Sassen. Il y a d'une part des îlots de mondialité symbolisés par les centres commerciaux ultra-modernes, les technopoles regroupant les activités liées aux TIC ou encore les centres de décisions économique ou politique, et de l'autre des espaces de relégation comme Brickfields. Ce quartier perçu comme une enclave ethnique à Kuala Lumpur est doublement mis à distance, d'abord parce qu'il ne participe pas à l'économie mondialisée, et deuxièmement parce que la minorité indienne en Malaisie est discriminée. Depuis l'indépendance et surtout l'éclatement de la fédération malaise avec la séparation de Singapour, l'État malaisien est engagé dans une politique de discrimination positive en faveur des Malais, les « *bumiputra* » ou « fils du sol ».
- 10 Or cette lecture binaire de l'espace qui oppose le mondial au local, les lieux connectés aux lieux exclus et qui pose la fracture numérique comme nouvelle frontière générée par les TIC, est remise en cause par le choix de résidence des informaticiens indiens. Ceux-ci, recrutés pour permettre le passage de la Malaisie à une économie de la connaissance, se sont installés principalement dans ce quartier. Mais alors, comment peut-on être, comme les informaticiens indiens, à la fois dedans et dehors ? Au cœur et à la périphérie de la ville mondiale ? Pour résoudre cette contradiction, nous suivons Bruno Latour lorsqu'il propose de considérer qu'il n'y a pas de dehors et de dedans dans la fausse dichotomie global/local. Il affirme qu'« il n'y a pas d'accès au global pour la simple raison que vous vous déplacez toujours d'un endroit à un autre à travers des couloirs étroits sans jamais passer "dehors". » (Latour, 2009 : 5). Par cette

métaphore du cheminement, il signifie que le concept de globalité, qu'il s'applique à l'économie ou à la ville, ne se réalise que par une suite d'actions de portée limitée. C'est l'enchaînement de chacune de ces actions locales qui produit des réseaux longs que nous appelons globaux. Je vais m'appuyer sur l'exemple des informaticiens indiens pour illustrer cette entreprise de re-distribution du local.

Une approche critique du fonctionnement de la ville globale

- 11 Il faut tout d'abord justifier la brusque apparition des informaticiens indiens dans notre récit de la mondialité de Kuala Lumpur. Les informaticiens indiens sont les grands absents du récit de la globalisation de la Malaisie. Dans la lecture nationaliste de l'entrée de la Malaisie sur la scène mondiale, les informaticiens indiens demeurent invisibles, pourtant ils sont bien présents. Comme la Malaisie subit un exode des cerveaux⁵, elle a dû recourir à une immigration de remplacement par les professionnels indiens ; ces derniers représentaient en effet 51 % des travailleurs étrangers du secteur des TIC en 2004 (MSC, 2005 : 9). Contrairement au reste de l'économie où l'immigration est fortement combattue, l'État malaisien a assoupli sa réglementation dans le domaine des hautes technologies. Les entreprises enregistrées auprès du *Multimedia Super Corridor* peuvent recruter autant d'immigrants qu'elles le souhaitent. Il leur suffit de soumettre un plan de développement (*business plan*) indiquant un accroissement de leurs besoins en main-d'œuvre auprès des autorités du MSC. Celles-ci transmettent cette demande aux services de l'immigration qui, après vérification des critères d'éducation (diplômes) et d'expérience professionnelle des immigrants potentiels (au moins 3 ans), délivrent en une à deux semaines une lettre d'approbation pour obtenir un visa d'emploi temporaire. Ce réalisme politique en matière d'immigration hautement qualifiée démontre la volonté de la Malaisie de participer à la course aux talents de l'économie mondialisée. En revanche, il entre en conflit avec le récit national très sensible sur la question de l'ethnie. Dans les rapports annuels du Multimédia Super Corridor, il est bien difficile d'évaluer la part des travailleurs étrangers dans les entreprises. Leur nombre semble diminuer d'année en année et ils sont progressivement remplacés par des *bumiputra* (82 % en 2004, 92 % en 2009 pour un total de 100 000 emplois). Si la proportion des Indiens parmi les informaticiens recrutés à l'étranger s'est maintenue jusqu'à cette date (2009), alors ils seraient environ 3 000. Mais les chiffres du MSC n'apparaissent pas très fiables et l'on observe de fortes variations suivant les années. Ainsi en 2008, la part des *bumiputra* tombe à 67 %, car le MSC reconnaît que 14 % des emplois sont externalisés (MSC, 2009). Il s'agit ainsi de comprendre les forts pourcentages de Malais par rapport au total des emplois non externalisés. Il y a donc près de 11 000 emplois dont on ne connaît pas la distribution ethnique. Une part non négligeable de ceux-ci est à priori occupée par des informaticiens indiens qui sont très nombreux dans l'externalisation. Si leur participation est passée sous silence, ils occupent pourtant une place importante dans la mondialisation des activités liées aux TIC en Malaisie.

12 Quelle est leur place dans la ville globale ? Dans « La globalisation, une sociologie » (2009), Saskia Sassen décrit l'émergence de trois nouveaux types de classes sociales globales :

- une nouvelle élite d'entrepreneurs et d'expert internationaux. Les premiers possèdent les moyens de production, alors que les seconds n'ont qu'une action de contrôle grâce à leur domaine d'expertise particulier (spécialiste du droit international, expert comptable, courtier en bourse) ;
- un réseau de décideurs politiques transnationaux et de fonctionnaires internationaux en charge de questions mondiales comme le terrorisme, le changement climatique ou les droits de l'homme ;
- enfin une classe globale plus désavantagée car constituée par les travailleurs peu qualifiés qui rejoignent les villes globales pour s'employer auprès des deux premières classes qui y résident.

13 Les informaticiens semblent correspondre trait pour trait à la description des experts internationaux. Ces programmeurs, analystes systèmes et ingénieurs en informatique sont nécessaires au bon fonctionnement de l'économie globale pour mettre en place et assurer la maintenance des moyens de communication. Ils constituent des rouages essentiels dans les réseaux qui autorisent les flux financiers et les échanges internationaux de biens. À la différence des entrepreneurs globaux, ils ne possèdent cependant pas de capitaux. Parmi les informaticiens indiens, il faut cependant distinguer deux groupes : les expatriés et les sponsorisés. Les premiers sont recrutés sur un poste précis dans une firme multinationale ou des grandes entreprises informatiques indiennes comme Satyam ou Wipro, pour un contrat de durée variable. À ce titre, ils bénéficient des avantages liés à la mobilité internationale des élites : un hébergement et/ou la prise en charge de certains de leur frais (scolarité pour les enfants, assurance familiale). Ce groupe est numériquement minoritaire. Son statut comme ses pratiques spatiales le rattachent facilement aux élites globales. Le second groupe, sponsorisé par des loueurs de cerveaux, est placé dans des entreprises de façon temporaire pour réaliser leurs opérations informatiques. Ce système de gestion de la main d'œuvre décrit par Heeks (1989) pour les États-Unis et Xiang (2007) en Australie, existe aussi en Malaisie (Leclerc, 2007). Xiang définit ainsi le système de location de cerveaux⁶ (*body-shopping*) : « une pratique où une entreprise (le fréteur) recrute des informaticiens outre-mer puis les place chez un client sur un projet particulier, alors que l'entreprise elle-même n'est pas impliquée dans le projet. À la différence d'une agence de placement qui propose des employés à un employeur, le fréteur gère l'employé pour le compte de l'affréteur »⁷. À ce titre, l'informaticien n'est pas considéré comme un employé de l'entreprise où il exécute le projet. Lorsque nous avons interrogé ces sociétés, elles ne déclaraient pas de personnel indien puisqu'il s'agit d'une externalisation. L'informaticien indien sponsorisé est dans une situation intermédiaire par rapport à l'entreprise qui fait appel à lui pour un projet, ni entièrement dedans, ni totalement dehors. Il en est de même pour sa situation de migrant au regard de l'État malaisien. Théoriquement, une entreprise enregistrée auprès du MSC, ne peut recruter qu'en fonction de ses besoins, mais comme je l'ai décrit précédemment, elles recrutent en surnombre. En conséquence, les informaticiens ne sont pas toujours en activité, ce qui les place alors dans l'illégalité. Bien que recrutés sur des visas de travail valides, les périodes d'inter-contrat imposées par les variations de l'activité les mettent en porte-à-faux avec les autorités malaisiennes. L'immense majorité des informaticiens indiens présents appartient à la seconde catégorie. Il ne vivent pas dans un entre-deux dont il

faudrait définir les caractéristiques, mais ils naviguent constamment d'un monde à l'autre. C'est notamment ce qu'illustrent leurs pratiques spatiales.

- 14 En effet alors qu'ils travaillent dans les îlots de mondialité de Kuala Lumpur où sont installées les entreprises informatiques ou les sociétés de services (banques, assurances, cabinets d'avocats) qui réclament leurs talents, ils habitent principalement à Brickfields. Le choix résidentiel des informaticiens indiens brouille la lecture dichotomique de la ville globale entre espaces intégrés par la mondialisation et espaces exclus. En effet, la majorité des informaticiens indiens à Kuala Lumpur travaillent dans les îlots de mondialité et habitent dans les espaces déconnectés. Pour leur travail, ils se rendent dans les parcs scientifiques ou dans les immeubles de bureaux du centre des affaires pour entretenir et adapter les outils de communications qui assurent la connexion de la Malaisie avec l'économie globale. Par contre, ils ont élu domicile hors de ces sites globaux, car à Brickfields ils n'habitent pas dans les immeubles et les hôtels de KL Sentral, mais dans l'ancien quartier. La dichotomie entre espaces de la compétition mondiale et « nouvelle périphérie » délaissée est remise en question par leur mobilité quotidienne. Si l'on suit les pratiques spatiales des informaticiens, l'écart entre les deux mondes se réduit fortement. Ce qui apparaît comme une limite franche dans les paysages de la ville globale, les campus clos des entreprises multinationales, les centres des affaires à l'accès contrôlé tout comme les espaces de consommation des élites, est parcouru, traversé par les informaticiens. C'est pour cette raison que l'on peut parler d'incorporation de la frontière entre ville globale et ville locale, littéralement les informaticiens indiens transportent avec eux la limite.
- 15 On pourrait objecter que le choix résidentiel des informaticiens est guidé par des motivations culturelles ou communautaires puisqu'ils ont élu domicile dans une enclave ethnique. Le quartier de Brickfields offre l'opportunité d'analyser cette dimension des relations intra-ethniques entre informaticiens indiens et descendants des immigrants du XIX^{ème} siècle car c'est un site historique d'implantation de la communauté indienne urbaine de Malaisie. Pour leur vie quotidienne, les informaticiens peuvent profiter des nombreux magasins et restaurants indiens le long de l'avenue Jalan Tun Sambhantam (anciennement Jalan brickfields) (*cf. infra*, Illustration 4).

Illustration n° 4 : Les magasins indiens sur Jalan Tun Sambhantam.



Source : cliché Éric Leclerc.

- 16 Le quartier offre aussi d'autres services plus illégaux, comme la prostitution qui est exercée dans la rue de Jalan Thambipillay, à quelques dizaines de mètres du terminus du Monorail (cf. *supra*, Illustration 3). Il a aussi une solide réputation dans la contrefaçon de pièces d'identité, que nous n'avons pas pu vérifier. Ces activités parallèles peuvent accroître l'attractivité du quartier pour des migrants, tout en renforçant sa stigmatisation comme espace dangereux. L'autre face de Brickfields, celle prospère, c'est son accessibilité. Grâce aux nombreuses lignes de transport aboutissant à KL Sentral, les informaticiens peuvent se rendre sur leur lieu de travail partout dans la ville. Ils ont la possibilité d'aller dans le centre des affaires avec le Monorail ou à Cyberjaya avec la ligne expresse. Il ne faut pas oublier également que Brickfields est la porte d'entrée de Kuala Lumpur lorsque l'on vient de l'étranger puisque le quartier est relié directement à l'aéroport international, KL Sentral est le terminus de la liaison rapide. Enfin, ce quartier disposait de logements vacants lorsque la vague d'immigration des informaticiens a commencé. À Brickfields, les informaticiens sponsorisés habitent surtout des *condominiums*⁸ situés dans la partie orientale du quartier, comme par exemple Palm Court et Villa Scott. Ces ensembles construits avant la crise asiatique n'ont pas trouvé preneurs avec le ralentissement de l'activité, ce qui a ouvert des opportunités de location pour de nouveaux immigrants. Le choix de Brickfields comme lieu de résidence par les informaticiens tient à ces différents facteurs, la présence de commerces ethniques, l'existence d'opportunités d'hébergements ainsi qu'à sa nouvelle fonction de nœud intermodal de transport. Pour autant, Brickfields fonctionne-t-il comme un lieu de ressources ethniques pour les informaticiens ? Offre-t-il pour ces derniers des opportunités d'emplois ou encore favorise-t-il les liens entre anciens et nouveaux immigrants ?

- 17 Nous avons pu observer que les informaticiens ont peu de contacts avec les résidents indiens du quartier. En dehors des rencontres fortuites dans les magasins, les nombreux temples du quartier ou sur le marché du jeudi soir qui se tient au pied de Palm Court dans la rue Sultan Abdul, ils n'établissent pas de relations avec les anciens émigrants. Lorsque nous avons rencontré Rajaretnam Armuggan, le président du Conseil Malais de la Jeunesse Indienne (*Malaysian Indian Youth Council*), il ne considérait pas que les informaticiens indiens faisaient partie de la minorité indienne. Il marquait une certaine distance avec des individus différents à la fois socialement et culturellement : des professionnels *telugu* (originaire d'Andhra Pradesh) alors que la majorité des indiens de Malaisie sont d'origine tamoule et anciens travailleurs sur les plantations (Inde ou Sri-Lanka). Lorsque Richard Baxstrom interroge un artiste reconnu, résident de Brickfields depuis 1986, sur l'évolution du quartier, celui-ci lui répond à propos des nouveaux arrivants : *ce sont généralement des professionnels, mais ils viennent ici parce qu'ils peuvent obtenir des choses du pays. Bien sûr, la plupart ne sont pas Tamouls ce sont des Indiens du Nord, je pense - mais [ici] c'est toujours plus familier que la plupart des endroits de KL*⁹. L'informateur de Baxstrom se trompe sur l'origine des informaticiens qui viennent majoritairement de l'Inde méridionale, ce qui est un signe révélateur d'une absence de contact. Ils sont par contre bien identifiés comme des professionnels résidant à Brickfields pour des besoins de consommation courante. L'informateur de Baxstrom et le nôtre jouent tous deux du registre culturel pour se différencier des informaticiens. Il n'y a donc pas d'unité de type communautaire entre les immigrants indiens récents et anciens au sein du quartier de Brickfields. La seule exception que nous avons pu noter lors de notre séjour, était un certain prosélytisme religieux de la part d'adorateurs de Satya Sai Baba.¹⁰ Nous avons été invité par un informaticien à une cérémonie en l'honneur de son guru qui se tenait au siège de l'une des principales associations de la diaspora indienne (*General Organisation of People of Indian Origin*) présente dans le quartier. Mais en dehors de ces pratiques religieuses marginales, les Malaisiens d'origine indienne se tiennent à l'écart de ce groupe professionnel.
- 18 Le choix résidentiel des informaticiens indiens sponsorisés bouleverse doublement la lecture de la ville globale. Premièrement, leur mobilité quotidienne entre lieu de travail et domicile remet en cause la lecture dichotomique de la ville globale qui oppose comme deux entités séparées, les espaces de la mondialité aux espaces locaux déconnectés. Ils établissent un lien entre ces types d'espaces, et s'il existe une frontière entre ces deux mondes, alors elle circule avec eux. Deuxièmement, les informaticiens indiens n'entrent pas dans la typologie sociale proposée par Saskia Sassen. Seule une minorité d'entre eux, les informaticiens expatriés, peut être assimilée à des experts internationaux appartenant à l'élite globale. D'ailleurs, cette minorité, logée par son employeur, réside dans les mêmes quartiers que la classe moyenne malaisienne d'origine indienne (Petaling Jaya), donc hors de Brickfields. L'immense majorité des informaticiens indiens, ceux qui sont sponsorisés, travaille avec l'élite globale mais habite avec les minorités locales. Cette proximité n'entraîne pas pour autant la construction de liens communautaires. Les informaticiens n'engagent pas de relations avec les descendants des anciens émigrants. Il y a à cela une raison pratique : les informaticiens sont occupés de longues heures sur le site des entreprises. D'autre part, leur séjour en Malaisie étant de courte durée - entre deux et quatre ans - ce sont d'avantages des circulants. Les démarches étant beaucoup trop longues (sept ans), ils n'ont pas l'espoir d'obtenir un statut de résident permanent. Il est probable aussi que

le statut social inférieur de la minorité indienne en Malaisie où elle est considérée comme une classe dangereuse, ne les encourage pas à tenter leur chance. Malgré des difficultés partagées, les anciens immigrants et les informaticiens indiens ne développent pas une conscience communautaire. De facto, les informaticiens ne diffusent pas leur part de mondialité auprès de la minorité indienne locale. Ils entretiennent ainsi l'isolement de cette dernière. Il faut se garder d'une lecture culturaliste du choix résidentiel des informaticiens indiens. Pour ces derniers, Brickfields ne constitue pas une ressource ethnique. Leur marché de l'emploi est complètement extérieur à l'espace de résidence, pas seulement par sa localisation (îlot de mondialité dans Kuala Lumpur), mais aussi par son fonctionnement, l'économie de Brickfields n'est pas reliée à l'activité informatique. Le fait d'habiter ce quartier ne leur offre aucune opportunité d'emploi par l'intermédiaire des anciens immigrants. On peut alors s'interroger sur les raisons de cette concentration spatiale qui se retrouve dans d'autres pays (Australie, Singapour, États-Unis). En quoi cette forme spatiale est-elle utile au fonctionnement de la circulation mondiale des informaticiens indiens ? Comment s'effectue la connexion de sites aussi distants ?

Brickfields un lieu relais dans les stratégies trans-étatiques des informaticiens indiens

- 19 Pour analyser la forme spatiale mise en œuvre par les informaticiens indiens et leurs sponsors pour faciliter leur circulation mondiale, nous devrions changer d'échelle. Cependant, c'est bien à partir de l'exemple de Brickfields que nous allons montrer comment ces différents sites peuvent être reliés et aussi comment cette expérience construit la figure de l'informaticien indien. Pour dépasser le caractère contingent de cet espace, un quartier d'une métropole émergente, il faut revenir sur le fonctionnement de ce lieu.
- 20 Nous avons pu observer les conditions de vie des informaticiens indiens dans les *condominiums*. Ils vivent par groupe de quatre, cinq ou six dans des appartements d'un confort assez rudimentaire. Ils partagent les chambres, et la pièce commune n'est le plus souvent meublée que d'un canapé, une table basse et une télévision. Cette organisation en collocation leur permet d'économiser sur leurs dépenses de vie courante à Kuala Lumpur¹¹. Cependant, cette organisation collective tire surtout son origine de leur mode de recrutement en réseau. Le sponsor qui les fait venir les place dans ces logements au fur et à mesure de leur arrivée. Ils y retrouvent souvent des connaissances, car les agents sollicitent les informaticiens lorsqu'un poste est à pourvoir pour trouver le candidat adéquat en Inde. Comme ils n'ont pas obligatoirement un travail au début de leur séjour, cette proximité avec d'autres informaticiens assure une meilleure circulation de l'information et démultiplie leurs chances de trouver un emploi. Le *condominium* fonctionne très localement comme un marché du travail où circulent facilement les informations sur les postes disponibles. La dichotomie entre lieu de résidence et lieu de travail qui m'avait servi au début de nos propos à relever le paradoxe de la situation des informaticiens indiens, entre mondialité et localité, n'est peut-être plus aussi nette. Le marché du travail n'est pas seulement dans l'entreprise, il existe aussi sous forme d'informations sur le lieu de résidence. Mes entretiens ont par ailleurs montré que les informaticiens indiens augmentent leurs revenus en recherchant des travaux de programmation qu'ils

effectuent en dehors de leurs heures de travail. Pour exécuter ces tâches, ils n'ont besoin que d'un ordinateur, aussi peuvent-ils les effectuer dans leur logement. Ce travail est ramené au lieu de résidence, transformant celui-ci temporairement en lieu de travail. La frontière entre les deux types d'espace est donc faible. Par cette pratique, ils transportent le global jusque sur leur lieu de résidence. C'est aussi éventuellement un espace de ressources professionnelles où ils peuvent trouver une aide pour résoudre des problèmes de programmation et partager leurs compétences techniques.

- 21 C'est à la fois sur son lieu de travail chez le client dont il n'est qu'un employé temporaire et sur son lieu de résidence-travail qu'il devient, par le collectif, un « informaticien indien », c'est-à-dire une main-d'œuvre flexible. Leur concentration spatiale répond donc à la situation de flexibilité dans laquelle les placent leurs sponsors et au-delà, les entreprises qui ont recours à leurs qualifications. En effet, le fonctionnement par projet des entreprises globales requiert la mobilisation d'une cascade d'agences de placement : il s'agit du système de location de cerveaux. Mais il faut aussi des lieux comme Brickfields à Kuala Lumpur où circule l'information par contacts directs entre les informaticiens. C'est la raison pour laquelle de telles concentrations sont signalées aussi bien dans la Silicon Valley, en Australie qu'à Singapour. Brickfields n'est donc pas un site particulier, mais une forme de lieu générique qui se trouve dupliqué dans toutes les villes globales où interviennent les informaticiens indiens. Il est une condition nécessaire au fonctionnement en réseau du recrutement international des informaticiens indiens.
- 22 L'analyse de la circulation du travail grâce au développement des techniques numériques a montré (Aneesh, 2006) qu'un certain nombre de conditions doivent être remplies pour faciliter la mobilité à l'échelle mondiale : normalisation des informations échangées, des procédures, des formes de communications (hiérarchie des moyens utilisés depuis le courrier électronique jusqu'à la vidéo-conférence). C'est la raison pour laquelle les entreprises indiennes ont été les premières à se plier aux exigences des normes mondiales de certification. Qu'en est-il lorsque c'est l'informaticien qui voyage et non le travail ? Lorsqu'il est mandaté pour une mission par une entreprise de grande taille, il suit un programme pour le préparer au travail à l'étranger. Nous avons rencontré à Bangalore les responsables des ressources humaines d'Infosys et Wipro en charge de ces programmes interculturels qui nous en ont précisé le contenu. Il s'agit d'améliorer les compétences en communication des informaticiens avec les clients ou les chefs d'équipe étrangers. Cela passe par quelques rappels sur les différences d'expression selon les langues, sur une présentation des différences culturelles entre l'Inde et le pays de la mission (code vestimentaire, cuisine, etc.), ainsi que sur l'étiquette du milieu professionnel. L'acquisition de ces compétences est citée par les migrants indiens de retour comme un gain majeur de l'expérience du travail à l'international. Il y a donc une forme de préparation des informaticiens pour qu'ils s'adaptent facilement à leur poste temporaire. Ces préparations sont l'équivalent des certifications produites pour garantir la qualité des services informatiques, sauf qu'elles s'appliquent ici à des hommes.
- 23 Mais les informaticiens indiens qui entrent sur le circuit mondial par l'intermédiaire d'un loueur de cerveaux - ceux qui sont sponsorisés -, n'ont pas droit à ce type de mise en condition. C'est le collectif des informaticiens indiens qui va les transformer au fur et à mesure de leur parcours. Il y a d'abord une sélectivité dans l'émigration des candidats pratiquée par les informaticiens déjà en poste, puisque leurs réseaux sont

mobilisés par les sponsors pour trouver de nouvelles recrues. Puis, lorsqu'ils arrivent en Malaisie, pays correspondant souvent à une première étape, ils vont être progressivement formés par leurs colocataires dès leur arrivée. La résidence commune va en quelque sorte remplacer le programme interculturel des grandes entreprises. Un informaticien d'Andhra Pradesh qui n'avait jamais migré en dehors de son État d'origine en Inde et à qui nous demandions comment il pouvait commencer par une migration internationale vers la Malaisie, m'affirma qu'il n'y avait pas de différence pour lui entre Hyderabad et Kuala Lumpur comme site d'émigration ! C'est le collectif qui lui permet de passer de son village à une ville globale et de répondre à la norme « informaticien indien » requise par les entreprises internationales, c'est-à-dire flexible, avec de fortes capacités d'adaptation et de travail. L'informaticien indien devient le « mobile immuable » qui facilite la circulation mondiale. Ce concept de « mobile immuable » utilisé par Bruno Latour sert « pour décrire non pas évidemment un déplacement sans transformation, mais un déplacement qui passe par des transformations » (Latour, 2006 : 325, note 8). Lorsqu'il arrive en Malaisie, le jeune professionnel des TIC n'est pas encore un « informaticien indien ». Son expérience malaisienne est la première étape d'une transformation qui va se poursuivre dans le reste de son parcours international. La professionnalisation de l'informaticien accompagne son expérience de mobilité internationale et sera en partie renouvelée dans chaque pays pour répondre à des exigences locales.

- 24 Cette transformation est souhaitée par l'informaticien indien en devenir car il ne connaît pas le marché du travail sur lequel il arrive. Xiang relève que les informaticiens arrivant en Australie grâce à un sponsor leur sont reconnaissants de leur fournir des informations fiables sur leurs futurs employeurs. Cette nécessité du collectif pour trouver un emploi explique qu'ils soient prêts à restreindre leur liberté de mouvement et à accepter les contraintes qu'impose le sponsor. Ce que les informaticiens indiens apprennent par le collectif et le sponsor en situation est semblable aux normes que diffusent les programmes interculturels offerts aux expatriés. Il faut transformer l'informaticien indien pour qu'il s'adapte facilement au monde professionnel international. Il doit intégrer la culture dominante de l'entreprise globale : la maîtrise des échéances, la ponctualité, la capacité à organiser son travail de façon autonome et le respect des procédures (Upadhy, 2008 : 112). Le stéréotype de l'informaticien indien travailleur acharné et aux compétences informatiques larges sert à justifier sa flexibilité. En se soumettant à ces conditions, l'informaticien participe à la production et au renforcement du stéréotype. Bien qu'un certain nombre de caractéristiques « culturelles » attribuées aux indiens aient déjà été reconnues pour d'autres informaticiens (O'Riain, 2000), leur assimilation construit une représentation qui facilite leur projet migratoire. L'informaticien indien est une norme qui s'élabore progressivement par le système de location de cerveaux. En Australie, les informaticiens se tiennent même à l'écart des autres professionnels qui ne sont pas dans les TIC et qu'ils considèrent comme moins mobiles (Xiang, 2006 : 40, note 2). La reconnaissance du statut de professionnel est très importante pour les informaticiens indiens car elle offre un contre-point aux représentations négatives qui les affectent (*techno-coolie*). En construisant progressivement cette identité fondée sur une certaine autonomie et le partage de valeurs communes de l'entreprise globale, ils acquièrent de la mondialité.

Conclusion

- 25 En partant de l'exemple du quartier de Brickfields, on peut voir que la mondialité n'est pas forcément où elle semble la plus évidente, dans la matérialité de la nouvelle gare de KL Sentral ou du centre commercial luxueux de KLCC (tours Petronas). Plus qu'une remise en cause du concept de ville globale qui nous semble toujours aussi heuristique, l'exemple de Kuala Lumpur montre comment il est le résultat d'actions très locales. Il a d'abord fallu révéler les traces laissées par les informaticiens indiens qui sont ordinairement absents du récit national de la globalisation en Malaisie pour localiser le mondial. L'observation de la spatialité développée par les informaticiens indiens et leurs sponsors montre qu'elle est complémentaire du système de location de cerveaux qui leur procure un emploi. Leur vie en collectivité permet de retrouver un entre-soi qui annule les distances entre eux pour faciliter la redistribution du travail et répondre à des demandes très fluctuantes. Leur accès au global, la redistribution du local, est d'ailleurs conditionné par l'obtention d'un travail. Lorsqu'ils sont au chômage, ils préfèrent rester dans le quartier de peur d'être interpellés et expulsés. Ils utilisent alors Brickfields comme un espace refuge. Distance et proximité sont donc réglées en fonction des circonstances, ceci aussi bien en présence des autres Malaisiens que des personnes d'origine indienne. Au premier abord, le choix de localisation des informaticiens indiens dans le quartier de Brickfields pourrait entrer dans une grille de lecture identitaire en mettant en avant son caractère ethnique. C'est l'interprétation courante qui est faite de l'émergence des enclaves ethniques qui offrent aux derniers arrivants protection, logement et entraide. Mais les informaticiens indiens offrent ici un cas différent car ils ne dépendent pas pour leur emploi des ressources du quartier. Ils s'investissent d'autant moins dans la vie sociale locale qu'ils se considèrent en transit en Malaisie. Ils se tiennent à l'écart des anciens immigrants indiens qui en font de même. De ce fait, la mondialité que les informaticiens indiens amènent dans le quartier par leur maîtrise technique, leurs réseaux de relations, n'est pas redistribuée au-delà de leur collectif. Il existe des barrières à l'intérieur de Brickfields, mais ce ne sont pas celles de l'identité ethnique, et elles ne sont pas matérialisées. L'exemple des informaticiens indiens nous conduit sur la voie d'une relecture de la notion d'enclave qui renaît dans l'analyse de la mondialisation, tant dans sa dimension économique avec les îlots de prospérité que dans sa dimension identitaire avec les enclaves ethniques. L'exemple de Brickfields montre comment le collectif des informaticiens construit une spatialité qui produit des lieux génériques qui permettent leur circulation à l'échelle mondiale. Leur localisation n'implique pas obligatoirement la présence d'une enclave communautaire comme à Brickfields car celles-ci n'existent pas dans la majorité des pays où ils sont appelés à travailler. Par contre cette forme de concentration, facilite la production de la norme de « l'informaticien indien » en favorisant l'acceptation de la flexibilité imposée par ce secteur économique. Cette normalisation est si bien intégrée qu'elle finit par être revendiquée comme une valeur « culturelle » dont nous avons établi ici le mode de production.

BIBLIOGRAPHIE

- (2005) MSC Malaysia Impact report 2004, *Multimedia Development Corporation*, [en ligne, réf. du 17/04/05] URL : <http://www.msc.com.my/>.
- (2009) MSC Malaysia Impact report 2008. *Multimedia Development Corporation*, [en ligne, réf. du 11/10/10] URL : <http://www.msc.com.my/>.
- (2010) MSC Malaysia Impact report 2009, *Multimedia Development Corporation*, [en ligne, réf. du 11/01/11] URL : <http://www.msc.com.my/>.
- Aneesh, A. (2006) *Virtual migration: the programming of globalization*, Durham, Duke University Press, 194 p.
- Baxstrom, Richard (2008) *Houses in motion: the experience of place and the problem of belief in urban Malaysia*, Stanford, Stanford University Press, ix-283 p.
- Berthomière, William (2009) Pas de monde sans mobilités, In Dureau, F. ; Hily, M.-A. (dir.) *Les mondes de la mobilité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 175-187.
- Cortès, Geneviève ; Faret, Laurent (2009) *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 244 p.
- Dollfus, Olivier (2001) *La mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 167 p.
- Heeks, Richard (1989) *New technology and the international division of labour: a case study of the Indian software industry*, DPP WORKING PAPER rapport 17, Edinburgh, Development Policy and Practice Research Group, 41 p.
- Heitzman, James (2004) *Network city: planning the information society in Bangalore*, New Delhi; New York, Oxford University Press, xii-356 p.
- Latour, Bruno (2006) *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 400 p.
- (2009) Sphères et réseaux, deux façons de saisir le global, *Les Etudes du CFA*, n° 26 (septembre), p. 10.
- Leclerc, Eric (2007) La Malaisie, une première étape dans la circulation planétaire des informaticiens indiens, in Audebert, C. ; Ma Mung, E. (dir.) *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao, HumanitarianNet ; Université de Bilbao, pp. 217-230.
- (2009) Circulation of Indian IT professionals to Hyderabad and beyond. Integrating India in a global workforce, in Kadekar, L. N.; Sagoo, A. K.; Bhattacharya, G., et al, *The Indian diaspora: historical and contemporary context: essays in honour of Professor Chandrashekhar Bhat*, Jaipur, Rawat Publications, pp. 197-208.
- Ó Riain, Seán (2000) Net-Working for a Living: Irish Software Developers in the Global Workplace, in Burawoy, M. (dir.) *Global ethnography: forces, connections, and imaginations in a postmodern world*, Berkeley, University of California Press, p. 30.
- Sassen, Saskia (2001) *The global city: New York, London, Tokyo*, Princeton N.J., Princeton University Press, xxvi-447 p.
- (2009) *La globalisation : une sociologie*, Paris, Gallimard, 341 p. (traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina).

- Seta, Fumihiko; Onishi, Takashi & Kidokoro, Tetsuo (2001) *Study about Locational Tendency of IT Companies in City Centers and Suburbs: Case Study of Malaysia*, Tokyo, Université de Tokyo [en ligne, réf. du 25/04/05] URL: <<http://regionalplanning.net/seta/study/0108myit.pdf>>.
- Simon, Gildas (2008) *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 255 p.
- Upadhy, C. (2008) Management of culture and managing through culture in the Indian software outsourcing industry, in Upadhy, C.; Vasavi, A. R. (dir) *In an outpost of the global economy: work and workers in India's information technology industry*, New Delhi; New York, Routledge, pp. 101-135.
- Xiang, Biao (2002) Ethnic Transnational Middle Classes in Formation -- A Case Study of Indian Information Technology Professionals, *The 52nd Annual Conference of Political Studies Association: Making Politics Count*, Aberdeen, University of Aberdeen, 21 p.
- (2007) *Global "body shopping": an Indian labor system in the information technology industry*, Princeton N.J., Princeton University Press, 181 p.
- Yahya, Faizal; Kaur, Arunajeet (2008) Indian Skilled Workers and Professional Talent in Southeast Asia, *UNEAC Asia Papers*, n° 23, pp. 19-32 [en ligne] URL: <<http://www.une.edu.au/asiacentre/papers.php>>.

NOTES

1. Le nom de Brickfields - « champs de briques » -, correspond à l'activité antérieure et première de cet espace. Après l'incendie de Kuala Lumpur en 1881, les autorités anglaises imposèrent de reconstruire les maisons en dur et non plus en bois, d'où l'implantation de briqueteries auprès de carrières d'argiles sur ce site.
2. Cf. Dollfus, 2001
3. *Globalization and World Cities Research Network*, et plus particulièrement: <http://www.lboro.ac.uk/gawc/rb/rb300.html#t2>
4. L'ancienne gare de style indo-saracénique a été conservée mais son trafic a fortement diminué.
5. 90 000 personnes hautement qualifiées ont trouvé à s'employer en Asie du Sud-Est et dans les pays de l'OCDE depuis le début des années 1990 (Yahya, Kaur, 2008 : 22).
6. Le terme évoque crûment la commodification du travailleur, et n'est pas étranger à la vision négative de l'informaticien indien. Comme il n'existe pas d'équivalent en français, je propose d'utiliser l'expression « location de cerveaux » pour conserver la connotation négative de l'expression originale. Le terme de « loueur de cerveaux » s'affiche quant à lui sur certains blogs d'informaticiens et il existe déjà en français l'expression « fuite des cerveaux » pour désigner le départ des « talents » intellectuels d'un pays.
7. "Body shopping is the practice whereby a firm ("body shop") recruits IT workers from overseas and then farms them out to clients for a particular project, though the firm itself is not involved in the project. Unlike the conventional recruitment agencies who introduce employees to employers, body shops manage workers for the employers" (Xiang, 2002 : 13).
8. Immeuble en co-propriété.
9. « They are generally professionnals, but they come here because they can get things from home. Sure, most of them aren't Tamils - they are North Indians, I think - but it is still more familiar than most places in KL » (Baxstrom, 2008 : 145).
10. Un célèbre gourou originaire de Puttathi (Anantapur, Andhra Pradesh), de son vrai nom Sathyanarayana Raju, décédé le 24 avril 2011.
11. Cf. le budget des informaticiens indiens établi par Yahya et Kaur, Table 4, 2008 : 27.

INDEX

Mots-clés : communauté ethnique, travailleurs migrants qualifiés, quartier, insertion spatiale, NTIC, étude de cas, Indiens

Index géographique : Malaisie

AUTEUR

ÉRIC LECLERC

MCF en géographie (HDR), Université de Rouen / E.A. 2534 : "Ailleurs"
ejr.leclerc@gmail.com